La Fureur de Lire 2007

Orient
Extrême-Orient

FLEURS DE BAMBOU

Société Genevoise des Ecrivains

FLEURS DE BAMBOU

La Fureur de Lire 2007

Orient
Extrême-Orient

FLEURS DE BAMBOU

Société Genevoise des Ecrivains

FLEURS DE BAMBOU

Le bambou fleurit tous les trente ans, voire pour certaines espèces, tous les cent ans. Ses fleurs sont rares, comme les textes choisis pour être dits, accompagnés du son d'un luth chinois, lors de la Fureur de lire 2007. L'Orient, proche ou lointain, plus encore extrême, a toujours fasciné les écrivains-voyageurs genevois.

Si Liotard a peint à Smyrne comme à Constantinople, si les horlogers ont fourni la cour du Châh ou celle du Grand Moghol, si des marchands tels Pictet du Bengale ou Constant le Chinois sont les ancêtres directs des banquiers suisses de Singapour ou de Changai, les alpinistes genevois n'ont pas craint de pratiquer la varappe apprise au Salève sur les contreforts de l'Himalaya ni les marins d'eau douce de franchir des océans de sable où surgissent d'interdites oasis. Mais l'Asie, c'est aussi la vie grouillante de cités aux odeurs puissantes, aux corps agglutinés qui se meuvent avec l'agitation et la rapidité désordonnée d'une fourmilière éventrée. L'étal au bord d'une rivière grise ou jaune, qui offre au chaland un peu de riz ou des crevettes, répond aux néons fluos et cinétiques qui strient de lumières Hong Kong ou Tokio.

Les écrivains genevois ont bien saisi les multiples facettes de cette Asie, tout à la fois moderne et

traditionnelle. Le cœur du monde bat sur les bords du Pacifique, mais il ne fait pas oublier la route des Indes ou l'heure javanaise. On trouvera dans ces écrits choisis pour leur ironie, leur beauté ou tout simplement leur vérité, le reflet de voyageurs qui succombent à l'attrait d'un continent nettement plus épicé que les rivages lémaniques. Cendrars, Pourtalès, Pestelli, Bouvier, Maillart ont écrit sur leurs douleurs ou leurs plaisirs en Orient extrême. D'autres, comme Boimond, Hussy, Duval apportent leur témoignage d'auteurs vivants, qu'il s'agisse de récits de voyage ou de fiction.

La Terre, hélas, est découverte. Pourtant, au bout du monde ou presque, à la recherche des autres ou de soi, dans la peinture des villes, des foules ou des solitudes, ces textes rappellent que la description du monde est aussi, mais qui en douterait ?- une description de soi.

Puissent ces textes vous offrir un bouquet de fleurs de bambou.

Bernard Lescaze

Nous à qui rien n'appartient

Toutes les races de l'Asie, un instant mêlées au Sampeng, se distinguent les unes des autres dans le tri de leurs nourritures : le Khmer amateur du dourion pestilentiel, l'Hindou mangeur de riz, le Chinois difficile, à la recherche de sauterelles grillées, de graines entassées au frais dans de belles jarres, de poissons secs, d'ailerons de requins. Nous traversons un pont couvert, au-dessus d'un canal où la foule se baigne en se disputant les débris du marché. Une rue latérale. Et voici le quartier des « pawnshops », les petits monts-de-piété chinois.

Ce sont de simples boutiques du genre bric-à-brac, où rêvent quelques marchands sans clientèle. L'époque n'est pas propice aux affaires. Entrons tout de suite chez Monsieur Lee Keng Ko, qui déjà nous salue, s'incline très bas, nous offre des cigarettes. Petit Chinois vêtu de soie blanche, ses claquettes aux pieds, il ressemble au Dr. Sun-Yat-Sen, dont la photo brille dans son cadre doré. Fletcher traduit ses phrases de politesse : « sa maison nous appartient ; il n'est que poussière sous nos pieds. » Joie des yeux et des mains que les belles porcelaines, les craquelés, les quartz, les jades, les bronzes du Japon. Somptueux entassements de petites choses populaires et grands objets créés pour vivre seuls. Tant de soins, de réussites exquises, de labeurs évaporés au fond de cette Chine mystérieuse. Et dans l'arrière-boutique, soigneusement cachés derrière les

portes d'or et de nacre des bahuts siamois, la rangée des têtes de Bouddha : bronzes de l'époque d'Ayuthya, vieilles têtes de grès provenant de Lopburi, torsos, mains, amulettes, fragments volés dans la forêt par les paysans du nord et arrachés aux gisements de dieux qui sommeillent dans la jungle. Point l'âme des bibelots d'Europe, fabriqués pour les marchands. Mais des beautés gratuites, fournies par l'amour, les dévotions. Des choses brisées et immortelles ; si vieilles ; hautaines ; non faites pour être vendues et emportées.

Discussion. Sourires devant la demande exagérée et l'offre impertinente. Les mains s'agitent, les doigts épellent des chiffres. Et comme on se perd dans les calculs, le Chinois va chercher son encre, ses pinceaux, et il dessine de gros numéros sur une page de journal. 200. Fletcher prend le pinceau à son tour et dessine 25. Nouveaux sourires, nouvelles cigarettes. On recommence, 190 contre 30. 180 contre 32. 160 contre 35. Que cette tête de Sokhotaï est belle pourtant... Epaisseur des traits, galbe du visage, lèvres d'amour bestial sous la magnificence d'un front si pur. 40. Il riposte par 150. On part. On recoiffe son topee. On se salue cérémonieusement. Mais sur le seuil, l'homme nous rattrape. Affaire conclue à 120 ? Non, à 60. Soudain il cède, enveloppe le décapité dans le journal de la lutte et j'emporte, lourde à mon bras, ma première tête. Un peu honteux, peut-être...

Guy de Pourtalès, *Voyage au pays Khmers*
Paris, 1931

Tokio

Est-ce un amour contre nature ? mais j'aime Tokio. Je m'y sens chez moi, mille fois mieux qu'à... Mais ne faisons de peine à personne derrière le rideau de choucroute. J'aime Tokio et ses Tokiotes avec leurs qualités et leurs éventuels défauts, des défauts de bonne qualité, qu'on supporte mieux que certaines vertus pesantes. Cette gigantesque agglomération incohérente est dotée d'une personnalité... unique, attrayante, pleine de relief. Elle est comme un satellite qui aurait atterri sans trop de casse sur notre planète. On ne peut dresser une liste de tout ce qui compose cette capitale ni peindre son visage. Le mieux est d'aller au hasard des rues et des rencontres du regard et des sens. Une ville comme Londres, Paris, Rome, New York peut se décrire, s'expliquer même, par son histoire, ses quartiers, son peuplement, ses activités, son développement... Mais Tokio... Mieux vaut avouer d'emblée l'incapacité de découvrir un fil conducteur. C'est une échappatoire, mais elle vaut mieux qu'une classification qui donnerait un visage illusoire à une cité qui a mille faces, changeantes, dont les traits contradictoires clignent de tics évolutifs accélérés. Même pour le photographe, Tokio se fait insaisissable. Simplement, allons. Prenons garde où nous posons les pieds, car chaque jour nous nous heurtons à 1200 habitants de plus dans ses rues. La moitié de la ville est installée sur les terrains de comblement de la baie et sur des îles artificielles. Une

oasis verte et calme occupe le centre même de cette fourmilière ; c'est le palais impérial dans son parc, dont les murailles forment une enceinte vaguement polygonale de 6 km et baignent dans les eaux glauques de fossés parfois très larges. Les 2 km carré de cette propriété attirent les convoitises des promoteurs (pas plus urbanistes ici qu'ailleurs). Ils souhaitent que l'ex-dieu empereur en congé aille loger quelque part à la campagne et leur permette de disposer du lot sacré à des fins pratiques, profanes et spéculatives. Ils n'oublient pas que le quartier des affaires est posé sur un ancien terrain militaire, acheté dans les années 1880 par un certain Mitsubishi.

Pierre Boimond

dans *Japon à pied ou le voyage vers soi*,

Paris, 1985

pp. 123-124

Routes de l'inattendu

Ce genre d'histoires, je vous l'accorde, s'arrange à merveille de la magie des sommets, comme si elles tiraient partie d'un air raréfié. Comme nous, elles y respirent mieux, dirait-on. Prenez *Tintin au Tibet* : si c'est l'un des meilleurs albums de la série, c'est que, de son début dans les Alpes à sa conclusion dans l'Himalaya, tout se déroule en altitude. Peut-être qu'un sens, s'il en est un, se détache avec plus de netteté et de transparence quand la lumière est plus pure, et que d'aveuglants glaciers, dans leur immensité, confèrent aux plus petits des détails une sorte d'éclatante spiritualité ? L'histoire semble alors entrer en lévitation, peut-être portée par plus fort qu'elle-même.

J'ai fait une expérience au nord de l'Inde...

Je faisais route vers un nid d'aigle. Un jeune type de vingt et un ans qui répondait au nom de Raju me trimballait depuis onze heures sur des routes hallucinantes, dans une petite Nova Ambassador blanche, aux formes tout arrondies – c'est là-bas la marque consacrée pour ce type d'expédition avec chauffeur. Et il faut avouer qu'elle a son charme, cette auto, elle conserve dans l'allure un je-ne-sais-quoi de colonial.

Nous étions partis de Delhi à l'aube. Raju était passé me prendre à mon hôtel à quatre heures du matin. A huit, nous avons déjà fait bien du chemin. J'avais sommeillé à l'arrière ; dans la nuit, le paysage alentour restait

encore indistinct et les véhicules rares. Ce n'est que plus tard, quand le jour a commencé de se lever et que la circulation s'est faite plus dense, que j'ai pris conscience de l'aventure qui m'attendait sur cette route, dans toute son ampleur. Il fallait être du pays pour espérer s'en tirer vivant ! A chaque fois que nous dépassions une voiture, et le ciel sur ce point ne nous laissait pas le moindre répit, nous foncions pendant d'inexorables secondes, en un lent suicide, vers une troisième qui ne manquait jamais de survenir en face, tous accélérateurs obstinément collés au plancher et les moteurs s'époumonant affreusement. Ainsi confronté à l'échéance fatale, le passager du siège arrière éprouve d'abord une légère crispation vite transformée en tension dramatique à mesure que la scène s'éternise ; paralysé et rendu muet, il observe le déroulement de la manœuvre avec l'attention qu'on imagine, jusqu'à ce que, littéralement dans les deux dernières secondes, Raju – car c'est lui qui est au volant en l'occurrence – rabatte l'Ambassador sur la gauche de la chaussée poussiéreuse, mi-goudronnée mi-piste de terre. Bas-côtés indéfinissables semés de carcasses de tôle dont certaines, toutes fraîches, datent à l'évidence du matin même, moteurs qui ont rendu l'âme, essieux effondrés, camions figés dans des postures étranges ; nids-de-poule qui ressemblent à des gouffres ; corps vivants ou inanimés – bambins, bœufs, poules, carrioles, charrettes – qui coupent, traversent la rue, surgissent de la façon la plus inattendue devant le pare-brise et s'effacent par magie.

Puis, rapidement – c'est très curieux -, ce souci se fait de plus en plus détaché, on s'abandonne ; je veux dire : on oublie l'Occident et ses références ; d'un seul coup on bascule dans un autre monde où un nouvel ordre devient naturel, on participe du fatalisme indien comme s'il avait toujours été sien, et l'on s'en remet à cette Providence à laquelle il m'arrive de croire par commodité. Enfin, on se dit que même si la vie n'a pas pour lui le même prix que pour soi, ce jeune chauffeur doit tout de même y tenir et qu'il connaît son métier.

Jean-François Duval
dans *Boston Blues, Routes de l'inattendu*
Prix SGE 1999
Paris, 2000
pp. 119-121

Le Pot de terre

Flânant sur le port, le juge détaillait les pirogues à balancier, les barcasses de pêche, les sampangs et les jonques, un voilier majestueux venu des Célèbes, quelques vieux cargos rouillés. Il retira son chapeau et respira le large, la brise marine. A dix pas sur sa gauche, il sentit que quelqu'un s'arrêtait aussi. En repartant, Giovanni se retourna : un Blanc surpris par son regard fixait bêtement un cageot contenant des fruits pourris.

- Un espion du Pot de fer, pensa le juge.

Il se retint d'accélérer le pas : sa destination n'avait rien de secret, il allait voir très souvent le docteur Hutin. Aujourd'hui était un jour pareil aux autres [...]

Sous les grands arbres du jardin, de petits groupes de malades ou d'accidentés discutaient ou jouaient. Pour le plaisir de sentir l'herbe rase sous ses pieds – elle était régulièrement coupée afin de tenir éloignés les serpents, le juge retira ses sandales. Levant la tête, il découvrit des employés grimpés sur des échelles qui remplissaient des paniers de fruits de l'arbre à pain, de papayes, de mangoustes, de pommes de Goa en forme d'étoiles, de noix de muscade et de clous de girofle ; ils récoltaient aussi des feuilles de badamier pour en faire une tisane contre les maux d'estomac et les coliques, de cajepulier dont l'essence est efficace contre toute douleur.

Giovanni jeta un coup d'œil derrière lui. L'agent du Milieu, heureux d'être arrivé à destination, s'était assis à l'ombre à l'entrée du parc et éventait sa figure mafflue et son crâne chauve de son chapeau mou. Il regardait Giovanni d'un air moqueur. Reprenant sa marche, ce dernier parvint près d'un groupe de femmes de différentes races qui chantaient en fabriquant des nattes. Un Coréen les accompagnait à l'accordéon. Leur musique était le subtil et caressant mélange de vingt exils, de vingt nostalgies ; une musique de nulle part, une musique d'ici. Et Giovanni fut ému à l'idée qu'il avait une bien étrange patrie.

François Hussy
dans *Les îles naufragées*,
prix SGE 1995
Genève, 1998
pp. 29-30

Rencontrer l'autre

Un nom vietnamien sur une carte, un sourire d'enfant au détour d'une page, un chapeau conique penché sur une rizière d'un vert jusque là inconnu de mon regard, me bouleversaient aux larmes. Rien que par la force de la pensée et de mon imagination, le Vietnam traçait sa Route Mandarine à l'intérieur de moi [...]

Le soleil s'est couché. J'atterris dans le rose. Nous roulons de longues minutes sur la piste de ce qui ressemble à un aérodrome de campagne. Sinon que les hangars portent encore les marques de la guerre. Les avions sont pour la plupart militaires, comme les hélicoptères. Une bribe d'explication peut-être à ma présence ici : et si j'avais, inconsciemment, choisi ce pays pour toutes les tragédies auxquelles il a survécu, alors que le mien est l'un des seuls au monde à ne rien savoir du sifflement des bombes [...]

Rêveuse, une jeune fille glisse le long de la berge, droite sur sa bicyclette, illuminant ce tableau idyllique de sa longue tunique de soie blanche. Elle a l'âge de tous les Vietnamiens nés après la guerre, épris de liberté et d'ailleurs dans un pays qui vient de s'ouvrir au monde.

Ils brûlent de tout savoir : qui l'on est, d'où l'on vient et, toujours, si l'on aime le Vietnam. Au début du voyage, j'aurais tout donné pour ne pas être une Européenne, mais ressembler à une jeune Vietnamiennne, me fondre dans leur quotidien, ne pas être considérée comme une touriste. Mais face à ces jeunes Asiates auxquels notre présence donne l'impression de découvrir un peu du monde, j'ai compris que par mon souhait, je leur aurais volé quelque chose. Une part d'ailleurs, moi qui avais les moyens d'aller à leur rencontre [...]

Mon Vietnam est pourtant à portée de réalité. Je le trouve au tombeau de Minh Mang. Forcément, il y a la pluie. Je l'entends crépiter et chanter en tombant sur les hautes et pénibles marches du pavillon où l'empereur aimait méditer. Tout ce que j'avais imaginé du Vietnam s'y est donné rendez-vous. Je devais être là à cet instant précis, sous cette pluie exactement. Je ne veux plus bouger [...]

Dans la pagode de la dame céleste, le chant du bonze rythmé par le son mat d'une cloche bouddhique confirme la sensation d'un premier aboutissement. A la pagode des parfums perdus entre l'eau et la montagne, je sens une paix m'envahir. Dans le temple bouddhiste

le plus fréquenté d'Hanoi, je brûle mes premiers bâtons d'encens pour ceux que j'aime, moi qui n'ai pas le souvenir d'avoir jamais brûlé un cierge [...]

Il faut aller au bout de ses rêves. En baie d'Along, ma jonque retrouve ses eaux. Je règle mon corps et mon esprit sur les mouvements du bateau. Et je peux répondre à l'ami qui me disait : « Tu comprendras quand tu y seras. » Répondre qu'il n'y a définitivement rien à comprendre. Mais tout à ressentir. Tout à chercher, toujours. L'important n'est pas de savoir pourquoi je ne pouvais trouver ce chemin vers l'autre qu'au Vietnam. L'important est que je suis en chemin.

Catherine Prelaz

dans *Récits de voyage – Rencontrer l'autre*

Grolley, 1996

pp. 176-177, p. 188, p. 198-199

Troisièmes classes chinoises

Un train passe, attente...

Le suivant, qui ressemble plutôt à un train de marchandise, est pour nous. Les wagons paraissent combles, mais en se hissant, Peter découvre un coin, trouve moyen de faire rire ceux qu'il dérange, - faut-il croire ses quatre mots de chinois intelligibles ? – et nous lui passons nos bagages.

Ce wagon de troisième contient quatre bancs dans le sens de la longueur, deux contre les parois et deux au milieu, dos à dos. Fatiguée, je dors jusqu'au matin, toute recroquevillée.

Au-dessus de moi est une petite fenêtre à glissière comme un guichet, et, agenouillée, je vois le paysage. Par un contraste intense, la terre des champs couleur de chocolat, laisse déjà percer des pousses d'un vert-bleu profond.

Arrêt à Loyang, beau nom d'une ancienne capitale de la Chine ; mais ces ruines ne sont pas pour nous car ceux qui veulent aller loin n'ont pas de loisir. Sur le quai de la gare, la Chine de toujours est bien vivante ; chignon tiré, face de pleine lune brunie par le grand air, une femme en pantalon avance à petits pas raides sur ses minuscules pieds triangulaires ; derrière elle, le vent fait flotter les robes superposées d'un homme à la petite calotte de satin noir [...]

Je vais me promener. Sur la berge du grand fleuve jaunâtre qui charrie des glaçons, les jonques dressent une forêt de mâts vers le ciel incolore. Mes instincts de marin se réveillent, je voudrais toucher une jonque, voir comment elle est construite. Pour traverser la plage immense qui me sépare d'elles, je m'apprête à suivre des traces de pieds nus... mais au premier pas je plonge jusqu'au mollet dans une boue molle et bleuâtre. C'est à grand-peine que je sors de là, le cœur battant et les bottes alourdies de glaises. Le dégel sans doute est cause de cette plaisanterie...

Dans la grand-rue où chacun travaille de son métier dans une échoppe en plein air, je pourrais presque me croire dans un bourg de vieille France, n'était la cambrure des toits de tuiles et parfois un lion de pierre, dieu du foyer, qui flanque un seuil misérable... ou encore le porteur chargé de son balancier qui plie à chaque pas, arc dont les extrémités pointent vers le ciel. Les femmes ont de beaux visages réguliers et entourent leurs têtes d'un crêpe noir en torsade. Elles vont toutes dans la même direction, et je les suis [...]

Troglodytes

Comme ceux du Honan, les misérables paysans du Shensi habitent des cavernes qu'ils creusent dans des falaises de terre jaune et poreuse. Leurs champs sont pauvres ; chaque pluie entraînent des terres qui s'en

vont combler, très loin de là, le grand Fleuve Jaune et provoquent peu à peu ses redoutables changements de lit. Pour réparer les méfaits des pluies, les hommes, comme des fourmis, transportent infatigablement de la terre dans des paniers suspendus à leurs balanciers. Plus aucune forêt ne régularise le climat, n'atténue les précipitations ; pour se chauffer, pendant des siècles, les fils de Han ont déboisé ; il ne reste plus un arbre.

Cette terre impalpable donne son caractère le plus marquant au paysage chinois. Elle coule sous l'averse, elle fuit même entre les mailles des paniers dans lesquels les paysans les rapportent. La notion même d'un roc, d'un caillou, semble ici appartenir à une autre planète.

Cette fluidité semble atteindre jusqu'au parler des Chinois, voyelles modulées, sourdes ou chantées, où l'oreille attend le rare passage d'une consonne solide pour s'y accrocher.

Le manger chinois lui-même s'allie bien à cette nature : désossé, préparé pour les baguettes, trituré, archi-cuit dans des sauces exquis, il se présente sous forme de bouillies, de petits tas où rien n'est entier. Et la nourriture unique de millions de paysans, le « t'ôô fou » est un flan de farine de haricot, jaunâtre et flasque.

Le travail quotidien de cette terre, l'usage journalier de cette nourriture, de cette langue, n'expliquent-ils pas la forme du caractère chinois ?

Ella Maillart

dans *Oasis interdite*, Paris, 1989

pp. 26, 28, 37

UN INVENTAIRE
DU MEPRIS MASCULIN
Poème ouvert sur la condition
de la femme asiatique

Ils exècrent,
ils s'indignent,
ils oppriment,
roitelets du fourré,
ceux qui n'ont que des filles et qui acceptent les êtres
voués à l'échec pour les jours à venir,
condamnés à servir de récipient pour l'homme
souverain,
à porter les méduses masculines
et les pétales de l'hibiscus,
mélangées,
pendant neuf mois d'hypogastre...
Ils accablent
les femmes qui portent le fardeau sans gémir,
qui ont la peau de la faim et du travail,
qui aident à décharger,
les femmes droites et râpées,
les femmes qui tombent en miettes
sur les trottoirs des cités commerçantes
et les femmes qui meurent dans la poussière ensoleillée.
Ils maudissent
celles qui ont les mains sales, les veines saillantes,
les paumes usées par le manche poli de l'outil,

celles qui repiquent les plants dans les rizières
et nettoient la carapace des puffles,
celles qui arrachent aux branches du théir
les feuilles de la jalousie,
celles qui recueillent le latex au pied de l'hévéa,
celles qui enroulent les fibres épaisses du caoutchouc,
les compteuses, les empaqueteuses, les salariées
de toutes espèces,
celles qui oeuvrent sur la route en brisant les cailloux,
celles pour qui la tête ne sert jamais à penser,
mais à porter des bassines pleines de terre,
celles qui ont encore les épaules lisses,
jamais offertes à la caresse,
mais habituées à la balancelle flexible,
celles qui n'ont pas des dessous en broderie,
mais des loques aux couleurs estompées,
celles qui ne sont bonnes que pour l'accouplement
et l'esclavage,
celles qui ont quatre ou dix gosses,
par hasard et sans baiser propitiatoire,
car elles n'ont pas droit à l'orgasme...
ventres distendus et détendu,
qui peuplent et se dépeuplent...
celles qui partout en Asie,
couvrent le sol d'homuncules débiles et gonflés,
celles qui ont la double charge du travail
et d'être femme,
celles dont les chevilles sont blanchies
par l'eau des rizières,
les éternelles accroupies,

celles qui découpent les fruits en lamelles minces,
les femmes au visage ravagé par la petite vérole,
les femmes qui rentrent du marché en pirogue
en pagayant à contre-courant,
les vendeuses de corps opalins,
les corps devenus objets,
les cuisses qui se dilatent,
les ventres fenêtres par où l'on peut voir,
les yeux embastillés des recluses,
les endurcies et les dé mariées,
les divorcées contre leur gré,
qui n'ont jamais mis de fard
ni réellement regardé un visage,
celles qui ne s'épilent pas chez le coiffeur,
mais qui sont dévêtues par le grand vent fourreur
en plein exercice de repiquage,
celles qui frappent le riz et l'épice dans le mortier
aux parois de grossesse,
celles qui en ergastules fabriquent les anneaux
étincelants
qui reluiront aux doigts du sultan,
les faiseuses de bonheur quotidien,
les désarmées qui, en une nuit sans gloire,
perdent el combat,
les joueuse de violon bicorde dont le sommeil n'est
jamais serein,
toutes celles qui ne rêvent pas
- et quoi rêveraient-elles ? -
les servantes du latifundiaire, bénies du sceau
de la servitude

et qui humblement subissent leur karma,
les balayeuses du marché, auxquelles la ville doit
de ne pas être plus sale et plus nue,
les immaculées que l'on enferme au léprosaire,
les engendreuse de nuit, les englouties,
les bossues qui en pleine rue s'esquivent,
les distribuées, vendues aux mercenaires,
les dormeuses de profession,
celles qui dénouent la langue des torturés,
les briquetières,
les danseuses aux mains de lune,
celles qui n'ont pas droit aux métiers nobles du temple,
celles qui relayent et ne laissent pas de nom,
les malvenues qu'on vend aux Malais de passage,
les interdites à la mosquée,
les veuves et les servantes qui disposent les pantoufles
au pied de l'alcôve,
qui nettoient l'ordure, essuient l'urine et portent
les excréments aux champs malades,
celles qui bavardent en cœur en récurant le plancher,
qui veille à l'eau et au feu quotidien, au riz et lentilles
de chaque repas,
aux langes de chaque enfant qu'elles embrassent,
les non-usées qui se retrouvent avec une fleur d'homme
dans le ventre,
femmes sans recours, femmes voilées,
femmes déjà enterrées avant de naître,
ont-elles le droit de mourir ?
femmes courbées par l'âge, lardées, enferrées,
dégradées, blouses dégrafées dans la rage,

endurcies, parallèles, façonnées pour une douce
HUMILITE !

Tant que vous aurez des filles,
malédiction divine !
Que le péché retombe sur les mal accouchées !
N'ont-elles pas inventé ce faux sexe ?
Mieux vaudrait laisser aux hommes la seigneurie
et disparaître à tout jamais !
Mais, d'une Asie sans femmes,
Dieu ne sait que faire
et, une fois sur deux, il donne vie à la mauvaise graine,
en dépit des prières et des imprécations
des Mâles !

Lorenzo Pestelli
L'heure malaise, dans *Le long été*,
Lausanne, 1970
pp. 189-192

Hatouara

Elle ne connaît pas les modes européennes
Crépus et d'un noir bleuâtre ses cheveux sont relevés à
la japonaise et retenus par des épingles en corail
Elle est nue sous son kimono de soie
Nue jusqu'aux coudes

Lèvres fortes
Yeux langoureux
Nez droit
Teint couleur de cuivre clair
Seins menus
Hanches opulentes

Il y a en elle une vivacité une franchise des mouvements
et des gestes
Un jeune regard d'animal charmant

Sa science : la grammaire de la démarche

Elle nage comme on écrit un roman de 400 pages
Infatigable
Hautaine
Aisée
Belle prose soutenue
Elle capture de tous petits poissons qu'elle met dans le
creux de sa bouche
Puis elle plonge hardiment

Elle file entre les coraux et les varechs polychromes
Pour reparaître bientôt à la surface
Souriante
Tenant à la main deux grosses dorades au ventre
d'argent

Toute fière d'une robe de soie bleue toute neuve de ses
babouches brodées d'or d'un joli collier de corail qu'on
vient de lui donner le matin même
Elle m'apporte un panier de crabes épineux et
fantasques et de ces grosses crevettes des mers
tropicales que l'on appelle des « caraques » et qui sont
longues comme la main

Blaise Cendrars
dans *Poésies complètes*
Paris, 2004
p. 912

Ko, Yang et Puh

Les trois divinités de l'île s'appellent Ko, Yang et Puh. Puh, comme on le devine à l'oreille, est le Dieu du Pet. On en taille dans la lave des effigies grossières – nez en goutte, jambes énormes, yeux globuleux – qui évoquent certaines idoles précolombiennes. L'île est la fille d'un pet marin : l'éruption originelle.

- Pouah !
- Comment ? Pouah ! Les Coréens ne verraient rien de scabreux dans cette analogie. Les traditions extrême-orientales n'ont jamais humilié le corps et ses fonctions, elles les ont plutôt considérés comme compagnons de travail ou de plaisir qu'il faut traiter avec égards, voire, comme dans l'Inde tantrique, comme instruments de connaissance spirituelle. Impossible de blasphémer ou d'insulter, en utilisant, comme dans l'Occident judéo-chrétien ou islamique, le vocabulaire physiologique. Traitez un Japonais de « cul », vous verrez ses yeux s'arrondir : *O-shiri* (l'honorable séant) n'a pas à rougir devant le bras, le nez ou la jambe. Dans son « Encyclopédie » dessinée (*Mangwa*), Hokusai représente non seulement d'hilarants concours de grimaces, mais aussi des concours de pets, et les candidats, fesses en l'air, concentrés, leur prestation

fusant comme autant d'étoiles. Dans les contes populaires coréens, on se débonde librement ; Rabelais aurait pu en signer la moitié. Le corps n'est pas comme dans la pudibonderie victorienne ou une odieuse littérature de sacristains de la Contre-Réforme cloaque, poche à fiel, instrument de souffrance, chute et damnation avant cette Résurrection promise à quelques *happy fews*.

- Tout de même ! Cette scatologie... pour un mythe fondateur...
- Ne faites pas les délicats. Souvenez-vous avec quels matériaux Gargantua reconstruit les murs de Paris, et dites-vous bien que jusqu'au XIXe siècle, l'Europe pétait sans souci de Stockholm à Madrid, de la ferme à la cour, de la cave au grenier. Relisez Saint-Simon, Restif de la Bretonne, Sade, Champfort, Rousseau : c'est à se demander comment, dans cette canonnade, Haydn et Mozart ont pu se faire entendre. C'est, je crois, la jeune reine Victoria qui a proscrit cette brillante pratique de sa Cour. Puis d'Angleterre, ce silence a gagné l'Europe, ce dont je me félicite.

Nicolas Bouvier

Les Chemins du Halla San dans Œuvres

Paris, 2004

p. 1020-21

La ville, les hommes et les Dieux

Trois heures du matin. Quelques vaches se promènent dans Katmandou silencieuse. Elles mangent les feuilles de choux-fleurs laissés aux emplacements des marchés. Les chiens errants et faméliques longent dans la nuit les façades de bois sculpté. Hurlements qui se répondent d'un point à l'autre de la ville. Les rescapés de la gigantesque tuerie organisée par l'armée il y a trois ans, ne se promènent plus en meutes. On entend les respirations, les gémissements des hommes qui rêvent, séparés de la rue par un rideau qui ondule sous la brise. Tout peut servir de maison : les marches des temples, les minuscules boutiques, les cours abritées, les voitures et les *rickshaws*. Les corps se retournent dans l'obscurité, dérangés par le hullement d'une chouette ou le tintement d'une cloche. Dans la ville où les maisons basses sont serrées les unes contre les autres, la lune découpe de grandes surfaces laiteuses. Un homme au visage halluciné traverse une place. Dans les campagnes voisines, hommes et femmes chargent les deux plateaux d'osier suspendus à une courge et partent en direction de la ville pour repérer de bons emplacements sur les marchés.

Je loue une bicyclette chinoise devant le New Tibetan Dragon, trois roupies la journée. C'est le meilleur moyen de visiter les villes de la vallée de Katmandou. Les chaussées sont défoncées et tellement encombrées

qu'il faut quelques jours d'exercices avant de maîtriser l'art de se faufiler. L'accessoire le plus important de la bicyclette est la sonnette ; sans elle, pas moyen de faire dix mètres sans mettre pied à terre. Je débouche sur Kanti Path, la grande avenue qui coupe la ville en deux parties. Elle longe les vastes jardins publics où se trouvent les terrains de jeu et le stade. Le trottoir est encombré par les marchands de volaille, les devins, les musiciens, les vendeurs de bijoux de pacotille, de quincaillerie, de limonades et de coca-cola chauds. Les saris étincellent dans la lumière, les canaris tirent les horoscopes, les poules caquettent dans les paniers de bambous. Des *rickshaws*, des triporteurs et des minibus délabrés se croisent, s'évitent, se dépassent. Des gamins courent à côté des véhicules bondés qui partent vers Bodnath ou vers Pashupatinath. Ils annoncent leur destination, espérant trouver encore quelques clients. Un véhicule népalais n'est jamais plein.

Daniel Odier
dans *Népal*
Paris, 1976
p. 31

Turkestan chinois

Quarante ans que tu rêvais de ce lieu
tranchée fertile dans le sable rouge infini
Ce soir c'est une tonnelle d'ombre bleue
où l'eau bruit sans se laisser voir
Le jour exténué, le corps fourbu,
les pupilles brûlées, la peau séchée de vent
s'y retrouvent et conspirent en secret

La chanteuse a les yeux cernés de fatigue
j'aime beaucoup cette musique d'assassins
Un coup d'archet strident tranche une gorge
cithare et clarinette saignent
en grappes de groseilles tièdes

La voix de cette femme : rêche, bourrée de sang
elle module et se plaint
elle éteint les étoiles
Tout est désormais plaie et douceur

Nicolas Bouvier

Le dehors et le dedans dans *Œuvres*

Paris, 2004

p. 846

Lauréats 2007

L'Orient est un thème qui a exercé une intense fascination sur les artistes et les écrivains en particulier. L'Orient a ainsi traversé toute la littérature occidentale, non pas en un vain choc des cultures, mais, par un effet de miroir, en une quête d'identité. L'Orient n'est pas qu'un lieu géographique, c'est aussi le berceau d'une culture multiple, et surtout, pour les Occidentaux, un imaginaire. En tant que lieu géographique et comme le souligne son étymologie, l'Orient est une région insaisissable, aux contours incertains et fluctuants, à la fois proche et lointaine. Bref une région indéfinissable. Cette impossibilité à définir l'Orient, on la retrouve dans sa diversité et sa richesse culturelle, qui ne se laisse pas appréhender d'un seul tenant des Balkans au Japon. L'Orient en tant que tel devient alors un concept problématique et énigmatique. L'Orient est aussi un imaginaire que les récits et les témoignages ont soigneusement façonné. Les récits des voyages de Marco Polo ont fait croire à un Orient aux richesses fabuleuses, mais aussi en proie à une violence barbare. *Les Mille et une Nuits* y ont apporté raffinement, poésie et sensualité. Montesquieu y a puisé un regard critique sur nos propres mœurs et société. Les Romantiques y ont trouvé un ailleurs idéal et souvent fantasmatique. C'est un peu cet imaginaire que le jury du concours organisé par la Société Genevoise des Ecrivains dans le cadre de la Fureur de lire a cherché dans les textes qui

lui ont été proposés, et a trouvé dans un poème et une nouvelle, qui portent un regard fondamentalement différent sur l'Orient.

Le prix de la poésie a été attribué à Gabrielle Clerc pour son poème « Djebel Lubnân ». Ce poème évoque la blessure d'un pays profondément déchiré. Pourtant le style invocatoire et la force des mots choisis ne se veulent pas une lamentation sur la souffrance, mais plutôt un appel à l'espoir, à la paix et au pouvoir rédempteur des mots.

Le prix de la nouvelle a été attribué à Véronique Rabut pour sa nouvelle « Vol d'air ». Cette nouvelle parcourt, à la manière d'un conte fantastique et au rythme d'un tapis volant, la diversité de cet Orient indéfinissable.

La Société Genevoise des Ecrivains est heureuse de vous inviter à un beau voyage dans les pages qui suivent...

René Rieder

Djebel Lubnân

ô Liban !

Terre de poésie, la baleine de ton rivage ne savait chanter que la musique douce de son âme – à l’unisson des vagues, à l’unisson des vents – mais ceux qui ne sacrifient plus seulement au veau d’or, ignorants de ta longue histoire déposée en strates mémorielles par les vagues océanes, ont déchiqueté la robe de sa peau en lambeaux gris souris ou perle d’eau sous les éclaboussures de sang et fait implorer son beau corps de femme allongée au flanc de tes collines blanches. Désormais la plainte de son chant n’est que cristal de larmes.

ô Liban !

J’ai mal de tes blessures, dans mes os, dans mon corps, dans mon cœur, dans mon âme qui saignent de ton sang, et j’ai honte de la bassesse humaine faite de cruauté et de haine qui se lisent sur ton visage, honte et peur d’être contaminé par la haine – face à une telle violence, face à une telle injustice – moi qui vivais pour la Paix...

Alors ô Liban ! J’implore Houmbaba – le dieu de la forêt de cèdres – que par son souffle puissant il attise le feu de l’amour éteignant celui de la haine ! Mais la forêt des cèdres n’est plus depuis longtemps, si longtemps que le temps n’est plus et « Djebel Lubnân », la

Montagne blanche, n'est qu'un désert rocheux où plane
– lent – l'esprit du dieu d'autrefois, au temps où le
temps immobile n'existait pas, aux temps immémoriaux
où le Liban s'appelait du doux nom chantant de la
Phénicie qui sema autrefois les dents de dragon d'où
écloît Carthage sur d'autres rivages...

Mais poète !

J'ai foi en la Parole du Poète, en son efficace créatrice,
et je bois l'eau à la rivière du Silence, afin que la harpe
de mon âme chante l'amour.

Gabrielle Clerc
Prix poésie 2007

Vol d'air

Je n'étais jamais allé en Orient.

Je passais mes grandes vacances dans la maison anglaise de ma grand-mère maternelle.

Je me souviens d'un soir d'été dans le salon de ma grand-mère, où mon regard attiré par un tapis persan effleura son velours apparent.

Il supportait une petite table basse sur laquelle on prenait le thé.

Doucement, comme on s'avance vers un enfant endormi, je pénétrais sa forêt de fleurs symboliques et ses motifs aux couleurs profondes.

La fibre était dense et confectionnée dans une matière noble que ma jeunesse d'alors ne pouvait identifier.

Lorsque ma caresse perçut sa douceur et sa volupté, je me sentis naturellement invité à m'y allonger.

L'ensemble donnait une sensation moelleuse dont le grand confort encourageait la rêverie.

Dans la moiteur du crépuscule orageux, peu à peu, je sombrais dans un sommeil délicieux.

Soudain, une impression de roulis me réveilla en sursaut. Regardant autour de moi, je me rendis compte que ma couche s'éloignait du sol qui rapetissait à vue d'œil et qui déjà était trop bas pour sauter.

Le plafond du salon maternel ne m'avait jamais paru aussi élevé.

Mon porteur profita d'une fenêtre restée ouverte pour s'échapper et, comme excité par l'air extérieur, il exécuta une rapide ascension qui nous porta aux nues et qui renversa en son centre, convulsé de nausées.

Désespérément accroché à ses poils comme on s'agrippe aux crins d'un cheval fou, couché à plat ventre, je tentais en vain de me rapprocher au plus près du sol.

Je fermais les yeux pour ne pas sentir la vitesse de mon bolide qui ne s'embarassait pas de mon vertige.

Me risquant à ouvrir un œil, je me retournais sur le dos.

Les étoiles me paraissaient si proches que je croyais pouvoir les toucher.

La lune était si brillante que mon regard ne put soutenir la densité de sa lumière et se ferma aussitôt au paysage étrange qui se défilait à vive allure.

La nuit s'écoula ainsi.

Dès l'aube, je me risquais à nouveau à regarder au-dessous.

Des étendues verdoyantes étaient ponctuées de lacs bleutés qui succédaient à des monts enneigés et des champs géométriques.

La place fut finalement laissée à une immense mer aux couleurs d'azur.

L'astre du jour me brûlait la peau et me donnait envie de plonger dans le bain de fraîcheur qui me tendait les bras. J'abandonnais ainsi définitivement cette course effrénée et mon ravisseur, avant de sombrer dans les profondeurs abyssales.

Mais mon instinct n'en faisait qu'à sa tête, forçait mes doigts à s'accrocher avec une ténacité que je ne me connaissais pas.

Puis, la vaste étendue bleue céda à son tour la place à un décor d'or, ne laissant en souvenir qu'une tranche d'horizon marine.

Une terre inconnue me dévoilait de rares dattiers sur fond d'ocre dont les palmes s'exhibaient majestueusement comme des émeraudes dans un écrin lourd de carats. Les villes isolées et ornées de minarets m'étaient inconnues.

Leurs alentours étaient teintés tantôt de jaunes, de bruns ou de rouges.

Après s'être succédées les unes aux autres, les traces de la civilisation disparurent totalement, laissant le paysage vierge d'empreintes humaines et d'une pureté immaculée.

L'air torride, le vent produit par notre vitesse et cette mer de sable, provoquait une fièvre délirante qui me

donnait la sensation d'être abandonné à la solitude du monde.

Mon coursier volait à la vitesse lumière en direction de ce que je croyais être au loin un groupement de petits monticules.

Au fur et à mesure que nous approchions, je distinguais des petites collines dans lesquelles étaient creusées sommairement des ouvertures par lesquelles des vêtements suspendus étaient mis à sécher.

Nous traversons un village.

Un village creusé dans la roche rouge des seuls reliefs de l'horizon, perdu au milieu du désert.

Il ne semblait habité que de femmes qui me dévisageaient, interloquées.

De leur personne ne transparaissait que leurs yeux émergeant des voilages noirs qui les recouvraient.

Mais quels yeux !

Ils étaient des paires de lunes noires qui brillaient comme des étoiles d'un éclat lointain et perçant à la fois.

Les troglodytes n'eurent pas le temps de comprendre la raison de ma présence sur leurs terres desséchées par le vent.

Mon porteur n'avait pas dans l'idée de me faire visiter leurs habitations, il m'arracha à leurs regards brillants et m'éleva au firmament.

Comme pour jouer avec mes sens, il tourbillonna dans le ciel jusqu'à ce que mon cœur soit renversé et plonge

vers le sol me faisant goûter le dégradé des odeurs de l'air et de la terre.

Puis, il m'emmena aux confins de l'Afrique où les beiges sont tranchés par le vert pâle de la Savane et l'émeraude de la jungle.

Mais il ne me permit pas d'explorer ces régions sauvages.

Son pouvoir magique faiblissant, il remonta la Mer Rouge en planant au-dessus des poissons multicolores et des coraux extravagants.

Nous fîmes une halte sur les verts coteaux d'un mont libanais couvert de vignes et d'oliviers.

A la fraîcheur de leur ombre, je pus me reposer sur ma confortable monture en dégustant de douces figues aux saveurs de miel.

Notre trop courte pause prit fin avec un décollage fulgurant qui nous propulsa au-dessus de la Turquie dont la beauté me transporta en rêve dans les ruelles de Malatya, sur la rive d'un lac salé, puis à Brousse où je fus persuadé d'avoir dégusté un thé à la menthe dont le sucre parfumé adoucit encore ma gorge desséchée.

Dans l'idée de me faire voir encore du pays, mon valeureux destrier fit une boucle sur la Mer Noire et traversa les steppes du Kazakhstan.

Nous parcourûmes les frontières sud de la Russie avant de rejoindre l'Europe Occidentale et le salon de ma

grand-mère où je m'éveillais en sursaut sur le tapis persan qui supportait la petite table sur laquelle on prenait le thé.

Je n'étais jamais allé en Orient.

En étais-je bien sûr...

Véronique Rabut
Prix de la Nouvelle 2007

Notes

Table des matières

Bernard Lescaze	5
Guy de Pourtalès	7
Pierre Boimond	9
Jean-François Duval	11
François Hussy	14
Catherine Prelaz	16
Ella Maillart	19
Lorenzo Pestelli	22
Blaise Cendrars	27
Nicolas Bouvier	29
Daniel Odier	31
Nicolas Bouvier	33
René Rieder	35
Gabrielle Clerc, <i>lauréate du prix de poésie</i>	37
Véronique Rabut, <i>lauréate du prix de la nouvelle</i>	39

Textes choisis par
Fanny Mouchet
et Bernard Lescaze

Lecture par
Michèle Rouillet
Jean-Marie Félix
Christian Robert-Charrue

Musique
Lu Yue Yun
Luth chinois

Récital donné
le 23 septembre 2007
au Théâtre Pitoëff
lors de la Fureur de Lire

Avec le soutien de la Ville de Genève